

Histoire de l'Enseignement de l'Architecture au 20<sup>e</sup> siècle

SÉMINAIRE 03  
DÉCEMBRE 2017

CAHIER N° 04  
JUIN 2018

# HEnsA20



# SOMMAIRE

## Lieux et organisation du séminaire

ENSA Nantes & ENSA Rennes

## Éditeur

ENSA Strasbourg (ENSAS)  
6-8 boulevard du Président  
Wilson 67000 Strasbourg

## Directeur de publication

Jean-François Briand  
Directeur de l'ENSAS

## Coordination éditoriale

Amandine Diener  
(ENSAS, EA 3400 ARCHE)

## Relecture et correction

Wilma Wols

## Design et impression

Unistra 2016 – Imprimerie Dali

## Contact

histarchiXX@gmail.com

## Page web

[chmcc.hypotheses.org/2544]

## Tirage

505 exemplaires

## ISSN

ISSN 2498-3918 (imprimé)  
ISSN 2551-2617 (en ligne)

## Dépôt légal

Juin 2018

## Illustration en couverture

École d'architecture de  
Nantes, rendu d'un exercice  
de première année sur  
les barrières de Ledoux,  
1991-1992.  
Archives de l'ENSA Nantes.

03

## ÉDITO

Christian Dautel et  
Marie-Christine Renard

04

## HISTOIRES D'ÉCOLES

Gilles Bienvenu

## DOSSIER THÉMATIQUE : L'ENSEIGNEMENT DE L'ARCHITECTURE AU PRISME DES ÉCHANGES INTERNATIONAUX

09

LES ÉLÈVES-ARCHITECTES  
ROUMAINS À L'ÉCOLE DES  
BEAUX-ARTS PENDANT  
L'ENTRE-DEUX-GUERRES : UN  
MARIAGE DE CONVENANCE ?

Carmen Popescu

15

FORMATION EN  
ARCHITECTURE ET  
URBANISME DE JEUNES  
COLOMBIENS À PARIS  
(1927-1954)

Andres Avila et  
Ingrid Quintana

21

DE PAUL CRET À JEAN  
LABATUT, LA CONTRIBUTION  
DES *FRENCH CRITICS* AUX  
ÉTATS-UNIS

Isabelle Gournay

27

ASSIMILATION ET  
TRANSMISSION DE LA LEÇON  
DE KAHN À UP8 ?

Juliette Pommier

33

TRANSFERT DU MODÈLE  
BEAUX-ARTS DANS LE  
MILIEU LONDONNIEN : AUTOUR  
DE L'ARCHITECTURAL  
ASSOCIATION SCHOOL  
(1900-1940)

Antonio Brucculeri

40

L'ENSEIGNEMENT DE  
L'ARCHITECTURE EN  
INDOCHINE FRANÇAISE  
(1926-1954) : DU  
RÉGIONALISME AUX NORMES  
DE L'ENSBA DE PARIS ?

Xuân Son LÊ

45

L'ÉCOLE DES BEAUX-  
ARTS DE PARIS ET  
L'INSTITUTIONNALISATION  
DE L'ENSEIGNEMENT DE  
L'ARCHITECTURE EN IRAN  
(1940-1968)

Peynam Akhgar

50

LES ARCHITECTES SUISSES  
FACE AU CHOIX D'UNE  
ÉCOLE D'ARCHITECTURE  
(XIX<sup>E</sup>-XX<sup>E</sup> SIÈCLES)

Dave Lüthi

56

SOLEIL, CHANTIER,  
CONSTRUCTION : LES  
ARCHITECTES BRÉSILIENS  
DANS LA FORMATION  
ARCHITECTURALE EN  
FRANCE, ÉCHANGES ET  
TRANSFERTS CULTURELS

Marianna Cardoso

61

VEILLE SCIENTIFIQUE

# LES ARCHITECTES SUISSES FACE AU CHOIX D'UNE ÉCOLE D'ARCHITECTURE (XIX<sup>E</sup>-XX<sup>E</sup> SIÈCLES)

**Dave Lüthi**

*Professeur, université de Lausanne, section d'histoire de l'art,  
Enseignement Architecture & patrimoine*

Jusqu'à l'ouverture en 1855 de la *Bauschule* de l'École polytechnique fédérale à Zurich<sup>1</sup>, les architectes suisses n'avaient d'autre choix pour parfaire leur formation que d'aller à l'étranger, notamment à Paris et en Allemagne. La création de l'école zurichoise n'interrompt pas les circulations estudiantines, bien au contraire ; durant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et une large partie du XX<sup>e</sup>, les Suisses fréquentent de nombreuses écoles étrangères, à tel point que cette mobilité apparaît comme une véritable caractéristique de leur formation<sup>2</sup>. À la lumière des recherches actuelles, on sait que plus de 340 étudiants ont étudié à l'École des beaux-arts de Paris (ENSBA) entre 1800 et 1968<sup>3</sup> et plus de 670 en Allemagne entre 1800 et 1914. Si le premier chiffre est exhaustif en ce qui concerne les étudiants immatriculés – les auditeurs libres demeurant insaisissables faute de sources –, le second ne l'est de loin pas : comme on le verra, on peut supposer que plusieurs milliers de Suisses soient passés par les écoles allemandes, notamment celles de villes comme Karlsruhe, Munich, Stuttgart et Berlin, mais aussi Hanovre ou Dresde.

«*Quelle école fréquenter ?*» en matière de formation des futurs constructeurs, est une question fondamentale qui se pose dans un pays au statut périphérique en matière de formation architecturale comme la Suisse, dont les écoles techniques nommées *technicums* fondées à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ne dispenseront qu'une préparation à l'accès aux grandes

écoles comme Zurich ou Paris. Au-delà du choix souvent crucial entre système Beaux-Arts ou formation polytechnique, que la plupart des étudiants résolvent en s'inscrivant dans deux, voire trois établissements, se profilent la complexité et la diversité des cursus académiques ainsi que la question de la réputation de ces écoles. Pourquoi aller à Stuttgart plutôt qu'à Munich, et pourquoi aller à Munich avant d'aller à Paris ? À partir d'un large corpus d'étudiants, on peut avancer quelques éléments de réponse.

## LES ÉTUDIANTS SUISSES EN ALLEMAGNE

Dès leur ouverture, les écoles allemandes sont fréquentées par des Suisses qui s'y forment à un métier en pleine mutation : l'école de Friedrich Weinbrenner à Karlsruhe, active dès 1800, bientôt concurrencée par Munich (1809) puis Berlin (1819) et Stuttgart (1829). Pour des raisons de proximité géographique, les écoles dans le sud du territoire attirent le plus d'étudiants, tant avant qu'après l'établissement des lignes de chemin de fer dans les années 1840. Si l'on se fie aux sources, lacunaires, à disposition (les registres d'immatriculation et les listes d'étudiants et des auditeurs inscrits notamment), on dénombre en moyenne 2 étudiants suisses par année à Karlsruhe, 2,6 à Munich, 1,6 à Berlin, et 13 à Stuttgart (cf. tableau).

En extrapolant ces chiffres sur toute la période 1800-1914,

Écoles	Nombre total d'étudiants attestés	Années documentées	Moyenne par année	Sources
Karlsruhe, Bauschule puis Polytechnische Schule	132	1800-1826, 1836-1862, 1899-1914 (67 années)	2	Registres d'immatriculation, archives de l'école
Munich, Akademie der Bildenden Künste	158	1809-1868 (59 années)	2,6	Registres d'immatriculation, [matrikel.adbk.de]
Stuttgart, Technische Hochschule	253	1889 et 1897-1914 (19 années)	13	Liste des étudiants et des auditeurs, [archiv.ub.uni-stuttgart.de/UAMatrikel/index.php/Hauptseite]
Berlin, polytechnische Schule	76	1868-1914 (46 années)	1,6	Registres d'immatriculation des étudiants et des auditeurs, archives de l'école
	619		19,2	

Décompte des élèves suisses ayant fréquenté les grandes écoles d'architecture allemandes, recensés à partir des sources d'archives.



Fig. 1 : L'École polytechnique fédérale de Zurich, le bâtiment principal, Gottfried Semper arch., vers 1905.

ETH-Bibliothek Zürich, Bildarchiv/Fotograf: Unbekannt/Ans\_01352/Public Domain Mark.

on arrive à près de 2 000 étudiants helvètes potentiellement passés par ces quatre écoles. Et c'est sans compter les autres lieux, certes moins fréquentés, mais moins bien documentés aussi (Hanovre, Dresde...), ni les ateliers dans lesquels se forment également nombre de Suisses. Celui de Georg Moller (1784-1852) à Darmstadt<sup>4</sup> accueille ainsi plusieurs Bâlois et Zurichois, dont une partie seulement dans le cadre du stage à mi-parcours du cursus académique exigé par les écoles allemandes. Et c'est sans compter non plus les auditeurs non répertoriés qui suivent les cours des grandes écoles, probablement en complément de leur travail en agence : on sait qu'à Berlin, dans les années 1890, ils sont aussi nombreux que les étudiants inscrits. Il est vrai que le nombre d'architectes suisses en stage y est tout à fait inhabituel et témoigne de l'attrait de la capitale impériale autour de 1900. Charles-Édouard Jeanneret est un bon exemple de cette forme d'études : éconduit, faute de place, par Hermann Billing à Karlsruhe, il se tourne vers l'agence de Behrens à Berlin, attiré sans doute autant par la réputation de l'architecte que par la notoriété de la ville.

L'ouverture de l'école de Zurich en 1855 ne change pas la donne. Elle semble même amplifier le mouvement des étudiants, du fait de ses enseignants, mais aussi parce que les conditions du voyage s'améliorent : au réseau ferroviaire du Bade-Wurtemberg, qui atteint Bâle dès 1845, s'ajoute en 1855

la ligne Zurich-Romanshorn, donnant un accès rapide au lac de Constance et, partant, aux chemins de fer badois. Mais le rôle des enseignants de Zurich paraît plus déterminant que celui des trains : en effet, si Gottfried Semper, professeur de la première heure et auteur du bâtiment de l'école (fig. 1), est allemand et a donc pu jouer un rôle de relais, il n'est pas le seul à pouvoir servir d'intermédiaire. Son collègue Julius Stadler (professeur de 1855 à 1892), zurichois, est formé à Karlsruhe et à Berlin, son assistant Georg Lasius (professeur de 1863 à 1923) à Hanovre (et à Paris), Ferdinand Stadler (professeur de construction en 1855-1856) à Karlsruhe et à Darmstadt, Ernst Gladbach (professeur de construction de 1857 à 1890), allemand, se forme chez son oncle Moller à Darmstadt, puis à Giessen et à Heidelberg... Aussi, la garde rapprochée de Semper connaît bien les écoles allemandes d'architecture, mais pas seulement car plusieurs de ses membres avaient fait un passage à l'École des beaux-arts de Paris, notamment chez Coquart et Guadet, et Semper lui-même avait travaillé dans la capitale française chez ses compatriotes Gau et Hittorff. La double formation (zuricho-parisienne), voire triple (Zurich, une école allemand, Paris) va devenir assez courue par les étudiants suisses, assurément dirigés par leurs professeurs zurichois. Ainsi, de 1855 à 1921, au moins cinquante étudiants ont un cursus de ce type, dont une dizaine à l'époque de Semper (1855-1871).

## POURQUOI L'ALLEMAGNE ? L'EXEMPLE DE STUTTGART

Alors que Paris et ses écoles sont réputés dans l'Europe entière et au-delà, la prédilection des étudiants suisses pour les écoles allemandes mérite d'être questionnée. Qu'attire les jeunes Helvètes dans les terres germaniques, outre la proximité culturelle liée à la langue commune pour une grande partie de la population<sup>5</sup> ? L'exemple de Stuttgart, l'école la plus fréquentée par les Suisses au XIX<sup>e</sup> siècle, apporte des éléments de réponse (fig. 2).

L'histoire de l'école est complexe, comme souvent en Allemagne. Une première école des arts et métiers est créée en 1829. Elle se subdivise trois ans plus tard et se voit dotée d'une école d'art. En 1864, la première se transforme en une école polytechnique, puis devient en 1876 une *Technische Hochschule*<sup>6</sup>. Si les archives sont hélas lacunaires et les noms des élèves connus de manière régulière à partir de 1897 seulement, la présence suisse est bien plus ancienne : la ligne de chemin de fer entre Stuttgart et Friedrichshafen, ouverte en 1854, permet aux Helvètes de rejoindre rapidement la capitale du Bade-Wurtemberg. En outre, plusieurs professeurs jouissent d'une grande estime, à l'instar de Christian Friedrich von Leins, formé chez Henri Labrouste, et de Theodor Fischer (nommé en 1901 mais qui part en 1908 déjà à Munich où sa réputation sera à son comble). Pour la période documentée, les listes d'inscrits en section d'architecture sont impressionnantes : en 19 années (1889 et 1897-1914), ce ne sont pas moins de 253 Suisses que l'on peut dénombrer, soit 13 nouveaux inscrits en moyenne par année ; sans doute, plusieurs dizaines d'Helvètes se côtoient-ils dans cette seule section, mais ils sont nombreux aussi en ingénierie et dans les autres branches techniques de l'école. En recoupant différentes sources, on peut décompter 307 Suisses formés en architecture à Stuttgart de 1840 à 1914, soit presque autant qu'à Paris en 170 ans.

En dépit de ses qualités, l'école semble toutefois moins prestigieuse que celles de Munich, de Karlsruhe et bien sûr de Paris. Pourquoi dès lors la choisir pour des études, hormis pour des raisons de proximité géographique<sup>7</sup> ? La réponse tient probablement au type de carrière auquel ses diplômés peuvent accéder. Sur les 307 étudiants nommément connus, seuls 95 apparaissent dans le grand inventaire suisse de l'architecture de la période 1850-1920 (INSA)<sup>8</sup>, qui s'intéresse aux 40 villes principales du pays (chefs-lieux des cantons et villes de plus de 10 000 habitants en 1900). Parmi eux, moins d'une soixantaine semblent avoir connu un parcours d'architecte, les autres étant identifiés comme techniciens



Fig. 2 : La Technische Hochschule de Stuttgart, avant août 1940. ETH-Bibliothek Zürich, Bildarchiv/Ans\_03073-02-029/Public Domain Mark.

du bâtiment, charpentiers ou entrepreneurs, en dépit parfois de longues études<sup>9</sup>. Enfin, des étudiants devenus architectes, dix ne mènent pas de carrière libérale mais travaillent dans les administrations fédérales, cantonales ou communales. L'école n'est donc pas choisie en raison du fait qu'elle forme spécifiquement à l'architecture, mais plutôt parce qu'elle ouvre sur un large choix de professions, souvent non libérales ; en quelque sorte, elle assure une forme d'employabilité, pour utiliser un concept anachronique. Pour ceux des étudiants qui deviennent architectes, peu sont des constructeurs reconnus de la Suisse de l'époque ; au contraire même, la plupart d'entre eux semblent travailler dans les petites villes de campagne, celles justement non couvertes par l'INSA, où, sans doute, la profession d'architecte n'est viable que si elle s'accompagne d'une forme de polyvalence. D'où ces étranges appellations, si l'on raisonne à partir du modèle parisien, fréquentes non seulement en Suisse mais aussi en Allemagne : architecte-entrepreneur, architecte-charpentier, constructeur, etc. C'est là certainement l'une des forces du modèle polytechnique à l'allemande, qui ne craint



Fig. 3. : *Aula* de l'École polytechnique fédérale de Lausanne, 1961-1962, Jean Tschumi arch. Détail du voile de béton armé. Wikimedia commons, cliché Port(u<sup>o</sup>)s, 2008, CC BY 3.0.

pas de faire se côtoyer des branches séparées ailleurs – en France notamment où elles sont même enseignées dans des établissements différents. Nombre d'étudiants issus des écoles d'architecture allemandes ne deviennent donc pas des architectes mais se dirigent vers d'autres domaines, plus ou moins éloignés : maçonnerie, charpenterie, ingénierie civile, critique d'art, graphisme, *design* industriel... Les attentes vis-à-vis d'une école allemande sont ainsi différentes de celles qu'aura un étudiant *a priori* désireux de devenir architecte par rapport à l'École des beaux-arts à Paris.

### LES CONSÉQUENCES DE LA GRANDE GUERRE

Les conditions géopolitiques, idéologiques et économiques de l'entre-deux-guerres réduisent considérablement la circulation des étudiants en architecture suisses. À Paris, ils sont entre un et trois à s'inscrire par année alors qu'ils étaient entre trois et neuf les décennies précédentes. En Allemagne, si la baisse est tout aussi significative, la fréquentation se maintient toutefois pour les écoles « traditionnelles ». À celles-ci s'ajoutent même quelques nouveaux établissements : le Bauhaus à Dessau puis à Berlin et, à une époque peu favorable à ce type d'échange (1935-1939), les écoles polytechniques de Munich et d'Aix-la-Chapelle. Même lorsque les sources sont disponibles, il est souvent difficile de suivre le parcours des étudiants : ainsi Hans Hoffmann passe par Stuttgart vers 1922-1923<sup>10</sup> mais n'est pas attesté dans les listes d'étudiants, ce qui sous-entend soit qu'il est simple auditeur, soit qu'il fait un stage dans cette ville sans suivre de cours. Les pratiques semblent en effet évoluer : de manière générale, mais en particulier pour les Suisses, les stages prennent de plus en plus le pas, notamment à Berlin, sur les écoles. Ce phénomène est peut-être lié au renouvellement des enseignants de l'ETH de Zurich. En 1923, Georg Lasius quitte sa chaire après soixante ans d'enseignement – il était l'élève de Semper ! – rendant possible l'introduction d'autres approches pédagogiques, ce qui sera assuré par Otto Rudolf Salvisberg et William Dunkel, nommés en 1929. Il faut souligner que tous deux avaient été, eux aussi, formés en Allemagne<sup>11</sup>.

Ce repli national, qui n'est pas spécifique à la Suisse évidemment, va donner lieu à l'apparition de deux nouvelles écoles supérieures d'architecture, les premières depuis 1855. Leur création a une motivation double : il s'agit non seulement de mieux correspondre à l'esprit des différentes parties culturelles du pays – les deux établissements sont ouverts en terres francophones – mais aussi de remplacer, en temps de guerre, les écoles qui ne seraient plus accessibles.

Toutefois, si un premier projet d'école à Genève est lancé dès 1917 par la section locale de la Société suisse des ingénieurs et architectes (SIA), à la suite d'une conférence de Karl Moser, professeur à Zurich, il ne trouvera un aboutissement qu'en 1943<sup>12</sup>. Le règlement de l'école est calqué sur celui de l'École polytechnique fédérale de Zurich alors même que l'école genevoise cherchait à se rapprocher du modèle Beaux-Arts, plus proche, selon ses concepteurs, de l'esprit « latin » de la Suisse romande. Dans la pratique, c'est dans l'atelier que les différences seront sensibles ; les aspects constructifs, prépondérants à Zurich, cèdent la place à Genève à un enseignement fondé sur le relevé et la composition, comme à Paris. Le premier directeur nommé, Eugène Beaudouin, est un Français formé dans l'atelier Pontremoli à l'École des beaux-arts, grand prix de Rome en 1928, qui saura donner une impulsion spécifique à l'institution durant ses premières années. Au moment de son rattachement à l'Université en 1948, l'école de Genève est pourtant déjà en perte de vitesse au profit, notamment, de Zurich, alors « à l'apogée d'une phase de croissance vertigineuse du nombre de ses étudiants<sup>13</sup> » : 436 dans l'école alémanique, contre environ 80 à Genève en 1946.

Assez étonnamment, mais dans un esprit de compétition qui existe de longue date, l'école genevoise s'ouvre au même moment que celle de Lausanne, éloignée de 60 kilomètres à peine<sup>14</sup>. Cette dernière répond à la loi cantonale vaudoise de 1941 sur la police des constructions qui impose la signature des plans par des architectes en titre – manœuvre de la SIA vaudoise pour défendre son pré carré face aux entrepreneurs, aux dessinateurs et aux techniciens diplômés que la crise avait placés au même rang que les architectes. En outre, la même année, une loi fédérale sur l'enseignement professionnel met fin à la reconnaissance des formations existantes en architecture, notamment celles menant au brevet, ce qui force les cantons concernés à « rehausser » le niveau de leurs écoles – ce que fait Genève à partir de son École des beaux-arts et Lausanne avec son école d'ingénieurs. Ainsi, l'École d'architecture et d'urbanisme de l'Université de Lausanne est fondée à cet effet, sans grand enthousiasme politique<sup>15</sup> dans le cadre de l'ancienne École d'ingénieurs<sup>16</sup>, afin d'éviter aux futurs architectes de devoir étudier à Zurich ou à l'étranger pour obtenir le titre dorénavant indispensable à la pratique architecturale. Sa direction est confiée à Jean Tschumi (1904-1962), un Genevois dont la formation est très différente de celle de Beaudouin et, à vrai dire, assez typique des architectes suisses. Tschumi apprend le dessin et travaille le bois avec son père menuisier dès l'âge de 11 ans. En 1918, il

s'inscrit aux cours professionnels de la Société industrielle de Lausanne et commence au même moment un apprentissage de dessinateur-architecture dans les ateliers de Charles Braun et de Charles Gilliard dans cette même ville. Après une formation de décorateur au Technicum de Bienne en 1919-1922, il s'inscrit à l'École des beaux-arts de Paris, dans l'atelier Pontremoli, dont il sort diplômé en 1932. Cette formation longue de 14 ans (!) fait de lui un architecte polyvalent, ce dont témoignent ses premiers travaux (mobilier, plan d'urbanisme, cabine pour le *Normandie*, pavillon Nestlé pour l'Exposition internationale des arts et techniques). Sa carrière d'architecte reposera sur sa capacité à penser le projet dans son entier, de l'échelle urbaine à celle du détail du lambris, et à maîtriser les matériaux tant contemporains – béton, verre et métal dans son cas – que traditionnels, tel le bois (fig. 3). Sous l'égide des firmes Sandoz et Nestlé dont il devient l'architecte attitré, il travaille dans l'esprit de ce qui sera nommé plus tardivement la *corporate architecture* : autant d'éléments faisant de lui un enseignant à la fois inscrit dans une certaine forme de tradition et ouvert à l'architecture internationale<sup>17</sup>. Le succès de l'école lausannoise ira croissant : de 40 étudiants à son ouverture en 1943, on passe à 112 en 1961 et à 209 en 1971<sup>18</sup>.

## RETOURNEMENT DE SITUATION

Les deux écoles connaîtront des sorts très différents ; celle de Genève suivra d'abord une histoire similaire à celle de son aînée parisienne, notamment lors des événements qui la touchent en 1968. Une modernisation est exigée par des étudiants anti-franquistes menés par Ricardo Bofill ainsi que par des anciens élèves de l'école d'Ulm, l'héritière du Bauhaus. Son rattachement à l'Université ne lui assurera pas une assez forte expansion face à sa voisine lausannoise, deux fois plus fréquentée. Elle est donc absorbée en 1994 par le Département d'architecture de l'École polytechnique fédérale de Lausanne, issue quant à elle de l'ancienne faculté technique de l'Université de Lausanne dont l'essor l'avait promue au rang d'école fédérale en 1968. La situation n'est pas sans compter certains paradoxes ; alors que peu après la création de l'école genevoise plus de la moitié de ses étudiants étaient étrangers – c'était le pari de cette institution sise dans une ville internationale que d'offrir un tel profil<sup>19</sup> –, à Lausanne, ceux-ci ne représentaient qu'un tiers des effectifs en 1971 (78 sur 209) et jusqu'à aujourd'hui, ce taux n'a jamais été dépassé. À la suite des changements stratégiques à la direction de l'École polytechnique fédérale, le Département d'architecture faillit lui aussi disparaître autour de 2000. Ce n'est que grâce à une lutte interne assez farouche qu'il existe toujours et qu'il connaît un

essor sans précédent : de 589 étudiants inscrits au plus fort de la crise (2001), on est passé à 1 224 en 2017, avec une pointe à 1 283 en 2014, soit une augmentation de près de 45 %. La présence d'étudiants français s'est considérablement renforcée durant cette période, passant de 130 (12 %) en 2009 à 246 (20 %) en 2017<sup>20</sup>. La construction récente de deux bâtiments<sup>21</sup> sur le campus par Dominique Perrault, par ailleurs professeur ordinaire au Laboratoire d'architecture souterraine, confirme l'intérêt toujours marqué de l'institution pour la France, dans la continuité historique de l'École spéciale à l'origine de l'EPFL, fondée en 1853 selon le modèle de l'École centrale des arts et manufactures de Paris. À Zurich, qui se vante désormais de posséder « *one of the most highly regarded faculties of architecture in the world*<sup>22</sup> », l'on dénombre 1 840 étudiants (2015).

L'analyse, encore superficielle ici, des lieux d'études des architectes suisses sur un temps long est riche d'enseignements. Non seulement la situation initiale de sous-équipement en termes d'enseignement supérieur a entraîné des choix individuels induits par le contexte culturel et politique, mais aussi suscité des réponses internes pour faire face aux difficultés que cette dépendance de l'étranger implique. Il faut inscrire cette prise d'indépendance dans le phénomène bien plus large de la construction d'une identité nationale, à défaut d'unité culturelle. La multiplication des écoles d'architecture le prouve bien, puisqu'après Zurich, Lausanne et Genève, c'est à Mendrisio que la plus récente d'entre elles a été créée en 1996, dans la partie italophone du pays. Le rôle d'agent culturel de ces écoles se révèle toujours fondamental en dépit d'une culture architecturale de plus en plus mondialisée<sup>23</sup> : mais il est vrai que le premier professeur d'architecture en Suisse était un Allemand...

- 1 *Eidgenössische Technische Hochschule Zürich*, ou ETHZ.
- 2 Cette communication s'inscrit dans la recherche menée sur la formation des étudiants en architecture suisses en Allemagne que je mène depuis plusieurs années et qui donnera lieu à un ouvrage de synthèse. Cf. Dave Lüthi, *La Construction de l'architecte. Histoire d'une profession en Suisse romande (1800-1940)*, Lausanne, Alphil-Presses universitaires suisses, 2010 (notamment p. 41-53) et *idem*, *Le Compas & le bistouri. Architectures de la médecine et du tourisme curatif, l'exemple vaudois (1760-1940)*, Lausanne, BHMS, 2012, (p. 69-79).
- 3 Marie-Laure Crosnier Leconte, « Les élèves suisses à l'École des beaux-arts de Paris 1800-1968 », dans *Profils d'architectes* (sous dir. Dave Lüthi), *Études de lettres*, n° 303, 2017/1, p. 15-30 ; *idem*, « Eugène Jost : études à l'École des beaux-arts à Paris », dans Dave Lüthi, (dir.), *Eugène Jost, architecte du passé retrouvé*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2001, p. 17-22.
- 4 Marie Frölich, Hans-Günther Sperlich, *Georg Moller: Baumeister der Romantik*, Darmstadt, Eduard Roether Vlg., 1959.
- 5 En 1890, environ 72 % de germanophones pour 22 % de francophones, 6 % d'italophones (*Annuaire statistique de la Suisse*, Berne, Orell Füssli, 1890, p. 18). En 1970 : 66 %, 18,4 %, 11 % (d'après [www.bfs.admin.ch]).
- 6 Johannes H. Voigt (dir.), *Festschrift zum 150-jährigen Bestehen der Universität Stuttgart*, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1979.
- 7 L'hypothèse d'un choix confessionnel s'est révélé, de manière générale en Allemagne, non pertinent pour l'étude, en particulier dans une ville biconfessionnelle comme Stuttgart.
- 8 *Inventar der neueren Schweizer Architektur 1850-1920 (INSA)*, 11 volumes, Berne, Société d'histoire de l'art en Suisse, 1982-2004 ; en ligne : [www.e-periodica.ch/digbib/volumes?UID=ins-001].
- 9 À titre d'exemple : Armand Nicolet (étudiant en 1889-1899), *Bautechniker* ; Wilhelm Stoll (1899-1900), *Bautechniker, Bauunternehmer* ; Fritz Keller (1900-1901), *Bauführer* ; Fritz Frey (1902-1903), architecte et *Baumeister*, etc.
- 10 Entre ses études à Zurich et son emploi dans l'atelier de Mebes et Emmerich à Berlin (DHS).
- 11 Salvisberg étudie au Technicum de Bienne puis à Munich ; Dunkel fait ses classes à Buenos Aires et Lausanne, puis il étudie à la *Technische Hochschule* de Dresde en 1912-1917, études terminées par un doctorat.
- 12 Sur cette école : Colette Raffaele, *Eugène Beaudouin et l'enseignement de l'architecture à Genève*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010.
- 13 *Ibid.*, p. 41.
- 14 Jacques Gubler, *Jean Tschumi, architecture échelle grandeur*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2008, p. 99-113.
- 15 Déposé au parlement cantonal par une minorité de députés, un amendement demandant de renoncer à la création de l'école est repoussé par 61 voix contre 59 ; *ibid.*, p. 99.
- 16 Qui est elle-même la descendante de l'École spéciale (privée) fondée en 1853.
- 17 Jacques Gubler, *op. cit.*, p. 99-113 ; Colette Raffaele, *op. cit.*, p. 64-67.
- 18 Chiffres aimablement communiqués par M. Pierre Magnin, responsable du Budget et de la Planification de l'EPFL.
- 19 En 1966 encore, 42 diplômés sur 103 sont des ressortissants étrangers. Colette Raffaele, *op. cit.*, p. 16.
- 20 Chiffres aimablement communiqués par M. Pierre Magnin, responsable du Budget et de la Planification de l'EPFL.
- 21 Halle de mécanique (2011-2016) et services administratifs (2012-2013).
- 22 [www.arch.ethz.ch], consulté le 28 décembre 2017.
- 23 Le Rolex Learning Center de l'EPFL, inauguré en 2010, est signé par le bureau japonais SANAA ; le Artlab voisin (2016) est dû à Kengo Kuma (Tokyo).